

POUR UNE THEOLOGIE DE L'INTERCULTURALITE

ASPECTS CHRISTOLOGIQUES ET ENJEUX ACTUELS

La multiculturalité est un signe des temps, une donnée objective de la globalisation qui appelle méditation. Un des appels qui jaillit de cette méditation est certainement celui de l'interculturalité. Il y a en effet entre multiculturalité et interculturalité un écart significatif que le labeur philosophique, théologique et pastoral annoncé par le présent Colloque-Atelier international sur le «*Vivre ensemble dans un environnement multiculturel : le denier des universités*» permettra certainement d'approfondir et de faire progresser. C'est la raison pour laquelle le Conseil Pontifical de la Culture (CPC), porteur aussi pour sa part de l'axe de réflexion privilégié de l'interculturalité parmi les préoccupations pastorales du Saint Siège, est particulièrement heureux d'être à ce rendez-vous, pour s'enrichir des apports des uns et des autres.

Ma contribution sera essentiellement une présentation du Dicastère de la Culture comme forme théologique en acte de l'interculturalité.

I. La Culture : De l'Elitisme à l'Anthropologie et à l'Ethnosociologie

Pour la première fois de son histoire bimillénaire, l'Eglise, au Concile Vatican II, a traité de la question de la culture au sens ethnologique et anthropologique,¹ et non plus seulement au sens élitiste. Il a fallu cependant attendre quinze ans après le Concile, c'est-à-dire l'occasion de la visite et du discours de Jean-Paul II à l'UNESCO en Juin 1980, pour que soit créé, dans sa foulée, le Conseil Pontifical pour la Culture (1982). Dans ce discours mémorable, il insistait sur la nécessité de reconduire science et culture à leur base anthropologique pour rendre possible un projet éducatif². Il n'existait jusque-là qu'un Secrétariat pour le dialogue avec le monde de l'incroyance qui, depuis la naissance du CPC, est passé quelque peu sous silence. Le mérite de l'émergence nouvelle de la tâche de ce Secrétariat revient au Pape Benoît XVI qui, dans un non moins important discours aux

¹ Cf. *Gaudium et spes*, n°53.

² « La tâche première et essentielle de la culture en général, et aussi de toute culture, est l'éducation. (...) L'œuvre d'éducation de l'homme ne s'accomplit pas seulement à l'aide des institutions, à l'aide des moyens organisés et matériels, fussent-ils excellents. Ils manifestent aussi que le plus important est toujours l'homme, l'homme et son autorité morale qui provient de la vérité de ses principes et de la conformité de ses actions avec ces principes. » Cf. Jean-Paul II, Discours à l'UNESCO, 02 Juin 1980, n°11.

artistes, au début de son pontificat, a employé l'heureuse expression de « *Parvis des Gentils* ». Le génie du Cardinal Gianfranco Ravasi a été de faire de cette expression poétique mais surtout très profondément théologique, la rampe d'une nouvelle relance du dialogue avec le monde de l'incroyance ouvert à la transcendance, et de s'en servir comme de la pointe avancée des préoccupations du CPC, avec le risque, dont par ailleurs il est très conscient, que la problématique en devienne plus typiquement euro-occidentale. Cet axe de travail pastoral reste néanmoins une authentique problématique universelle, quand elle distingue, comme le Cardinal Ravasi l'a fait récemment, la *sécularité* du *sécularisme*.³

II. Nécessaire distinction entre *sécularité* et *sécularisme*

Si la *sécularité* est une reprise parfaitement valable du concept métaphysique de création, le *sécularisme*, quant à lui, est un passage à la limite idéologique qui annule toute pensée du Sujet créateur⁴, Dieu. Quand on parle de *sécularisme*, on veut dire que la créature tend à se fermer sur elle-même en identité, « meurtrière » tant pour Dieu que pour elle-même. Le *sécularisme* est autrement dit, le fruit de la rationalité unidimensionnelle qui prétend à une validité instrumentale universelle. Mon propos distinguera donc *sécularité* et *sécularisme*, comme il vient de commencer par distinguer et mettre en œuvre *multiculturalité* et *multiculturalisme* d'une part, et d'autre part, *interculturalité* comme appel jaillissant de *multiculturalité* perçue comme signe des temps.

Vatican II a été fondamentalement, nous le savons, une ouverture au monde (*saeculum!*) de l'Eglise en tant qu'initiative salvifique du Père en direction de sa création déjà en cours. On a beaucoup parlé, ces dernières années, à propos de ce Concile, d'une herméneutique de la continuité et d'une herméneutique de la rupture. Tout le monde n'a pas compris de quoi il s'agissait exactement. Ce dont il s'agissait dans le fond, c'est tout simplement de l'enjeu de cette ouverture de l'Eglise sur le monde, comme nous allons tenter

³ Cf. G. RAVASI dans sa Conférence à l'ouverture du Colloque *Renewing : The Church in a secular age. Holistic Dialogue and kenotic vision*, Rome, 4-5 mars 2015.

⁴ Il reste néanmoins à préciser que, même le souci d'une pastorale en direction d'un monde athée séculariste a pu mouvoir à juste titre Benoît XVI dans ce grand discours aux artistes. Ce Pape n'en portait pas moins la préoccupation, beaucoup plus large, de l'interculturalité qui, au vu de l'ensemble de son œuvre théologique (Cf. *Gesamelte Schriften* en cours de publication, ed. Herder) apparaissait de loin plus fondamentale. En témoignent sa conférence aux Evêques d'Asie en 1993 à Hongkong sur *Inculturation ou Interculturalité ?* (Cf. sa Conférence de Hongkong en 1993), ainsi que son célèbre débat avec le Professeur J. Habermas à l'Académie catholique de Munich en 2004 – un an avant son élection comme Pape –, débat dont le philosophe a rendu compte dans un opuscule : J. Habermas et J. Ratzinger, *Raison et Religion. La dialectique de la sécularisation*, Salvator, Paris 2010.

de le montrer. Est en cause une immense tâche qui est la véritable nouvelle sortie missionnaire de l'Église des temps modernes. Celle-ci voudrait se comprendre et se vivre comme Église du Verbe incarné dans le prolongement de l'initiative salvifique du Père par son Fils et dans l'Esprit. Ainsi, l'*aggiornamento* voulu par Jean XXIII n'est pas un simple ajustement de formes extérieures, mais plutôt l'exigence d'une descente dans les profondeurs anthropologiques des peuples, jusqu'à leur « sanctuaire intérieur »⁵, pour une authentique exploration des mythes fondateurs de leurs projets d'humanité.

Nier ou même négliger cette exigence, est au reste d'une extrême gravité pour un vivre ensemble pacifique et enrichissant. C'est ce que la globalisation nous permet aujourd'hui d'expérimenter, quelquefois de manière tragique, avec le choc frontal en cours, d'un certain Islam et des principes républicains de l'Europe, ou encore, avec l'affrontement du Boko Haram et de certains États africains, jugés par ce dernier, à la remorque d'un Occident dépravé et sans Dieu. Une large partie de l'Occident a en effet engagé une herméneutique de la rupture, dont le résultat final est ce qu'avec Jean-Paul II, on a pu appeler l'apostasie de l'Europe. Cette apostasie a entraîné sur le plan éthique et anthropologique certaines conséquences assez difficiles, que nous ne saurions ici aborder.

II.1. Une ouverture différenciée au monde

L'autonomie des réalités temporelles reconnue par le Concile Vatican II est la plateforme dont le Dicastère de la Culture s'efforce de partir, pour interpeller aussi bien les cultures traditionnelles enracinées en religion, que celles modernes qui se sont délibérément coupées de Dieu, et qui tendent à se développer par elles-mêmes en autonomie absolue.

Le mystère adamique de la création et du péché originel comme sortie violente de l'alliance, reste présent au cœur de chaque culture et religion, sous une forme à préciser, grâce à des recherches anthropologiques et ethnologiques soignées, qui ne soient pas du passéisme. La nécessité et l'urgence de telles recherches nous sont attestées dans les grands débats du récent Synode Extraordinaire sur la Famille (Octobre 2014). J'ai tenté aussi de le montrer dans ma contribution aux Mélanges au feu Cardinal Bernardin Gantin, intitulé « *Construire l'Église-Famille de Dieu à partir du "sanctuaire intérieur"* ». Si la ligne de la création entre Dieu et l'homme est d'alliance vitale et de promotion réciproque, celle du péché originel est

⁵ Cf., B. ADOUKONOU, « *Construire l'Église-famille à partir du "Sanctuaire intérieur" des peuples* », in Association des Théologiens Béninois, *Christianisme et Humanisme en Afrique : Mélanges en hommage au Cardinal Bernardin Gantin*, Karthala, 2003.

plutôt l'incurvation de la créature sur elle-même, jusqu'à l'auto-enfermement sur soi en rejet de Dieu.

La ligne d'alliance est celle de la sécularité comme accueil du mystère de la création en tant que participation à l'être même du Créateur qui donne, de ce fait, à sa créature, une autonomie relative qu'il l'aide à gérer, en lui parlant depuis son « sanctuaire intérieur » : « *Fais ceci ; évite cela !* ». La frontière incurvée qui devient cercle clos est l'expression de la prétention à l'autonomie absolue par rapport au Créateur. Il est décisif de distinguer les deux sortes de frontières.

L'ouverture de l'Eglise sur le monde demande l'assomption de cette double catégorie de frontières pour médiatiser la "nouvelle sortie missionnaire" de l'Eglise depuis Vatican II. Dans le processus de l'ouverture, nous savons que l'éthique est ce qui aujourd'hui est soumis à la plus rude épreuve de la globalisation⁶. Pour une éthique du courage de la vérité, qui pourrait-on dire inscrite au cœur de la rationalité scientifique elle-même, le CPC s'efforce de faire de la *sécularité* le lieu d'interpellation et d'appel à la conversion transformante, aussi bien des cultures plus traditionnelles aux solides enracinements en religion, que les cultures modernes et postmodernes qui se veulent athées, non cependant sans se donner toujours quelqu'ersatz d'absolu totalitaire et générateur de nouveaux intégrismes et fondamentalismes, qui passent pour expressions des avancées culturelles modernes (cf. Charlie Hebdo). La pensée unique occulte qui parasite aujourd'hui les Nations Unies, au grand dam des pays pauvres et au développement retardé, en est le lieu d'observation le plus patent.

Le cœur du problème se trouve, comme nous venons de le dire à propos du mystère adamique et de la chute, dans la fameuse autonomie des réalités temporelles reconnue par le Concile⁷. Il faut comprendre la *sécularité* comme une substantielle reprise en modernité du contenu

⁶ LADRIERE, J. « *L'éthique déstabilisée par la science* », in *Trois essais sur l'éthique économique et sociale*, INRA, ed., 2001.

⁷ Il ne faut pas interpréter la *sécularité* comme l'autonomie radicale de la grâce naturelle, qui, une fois créée, devient totalement l'unique guide de sa propre destinée. Saint Augustin, en distinguant par exemple l'*initium* du *Principium* voulait démontrer en son temps, aussi bien la nouveauté importante qu'apporte à l'univers entier la création de l'homme (*ante quem nullus fuit*), que la modalité d'exercice responsable de la liberté humaine. La récupération en philosophie politique de cette distinction augustinienne, pour affirmer l'absolue autonomie des libertés en alliance dans le champ social, est du reste, une transposition fautive et induite. Pour AUGUSTIN, voir : *De civitate Dei*, XI,32 ; XII, XX,4. Pour l'interprétation séculariste, voir entre autres : H. ARENDT, *La vie de l'esprit. La pensée. Le vouloir*, Paris puf, 1981. Pour la confrontation entre les deux approches, voir : S. KAMPOWSKI, *Arendt, Augustine, and the new beginning. The action theory and moral thought of Hannah Arendt in the light of her Dissertation on St. Augustine*, Cambridge, Wm. B. Eerdmans Publishing Company, 2008.

propre de l'ontologie de la création à la manière dont elle se déploie chez un St Thomas d'Aquin. Nous devons alors en recueillir cette puissance intrinsèque grâce à laquelle St Thomas a pu écrire : « *Enlever à la créature, c'est enlever au Créateur, et ajouter à la créature, c'est ajouter au Créateur* »⁸. Entre le Créateur et sa créature, il n'y a pas rivalité, mais promotion mutuelle, laquelle constitue le cœur vivant de ce qu'on appelle l'acte créateur de Dieu. L'ouverture de l'Eglise au monde ne peut se faire que dans l'espace de la sécularité et non du sécularisme qui est en fait une position idéologique⁹, tout autant à exclure, que les fondamentalismes et intégrismes religieux de tout acabit. La sécularité est une position de sortie missionnaire de l'Eglise et d'appel à la conversion des deux extrêmes, dont l'Eglise elle-même peut être victime. Elle doit sans cesse se convertir à l'amour révélé dans la Croix, sommet de la sortie de rédemption du Père dans son Fils.

Une partie de l'Occident a fait l'ouverture au monde comme une coupure d'avec un Dieu perçu en rival de l'homme, et jaloux de sa toute-puissance. De la lutte à mort que la créature croit devoir engager contre son Créateur, elle sortirait triomphante en criant la mort de Dieu. Mais s'il n'en est pas ainsi, et que Dieu est autre qu'on ne le soupçonne, nous devons en tirer toutes les conséquences, y compris sur ce qu'est l'Eglise elle-même. Sur le plan de la culture, le travail du CPC procède fondamentalement de cette vision des choses. Les deux axes de travail du CPC - le Parvis des Gentils et l'Interculturalité - mettent en œuvre cette double distinction de façon continue.

Le CPC promeut une ouverture au monde différenciée, grâce à la claire distinction entre sécularité et sécularisme d'une part ; d'autre part par le travail en profondeur qu'exige la nouvelle entrée de l'Eglise dans la sortie missionnaire du Père Eternel lui-même dans son Fils Jésus, qui a culminé à la Croix.

⁸ Thomas d'Aquin dit textuellement dans **Contra Gentiles, lib. 3 cap. 69 n. 15.**: “Oportet igitur quod res ab ipso creatae perfectionem ab ipso consequantur. **Detrahere ergo perfectioni creaturarum est detrahere perfectioni divinae virtutis.**”

Nous le voyons bien : il ne suffit pas de reconnaître que l'homme et le monde soient œuvres du Créateur, pour concevoir une *sécularité* objective et dynamique. Encore faudrait-il affirmer la constante dialectique de « promotion mutuelle » entre créature et Créateur. Le même Concile qui a défini l'autonomie de l'ordre temporel (*De iusta rerum terrenarum autonimia*), n'a-t-il pas aussi affirmé à juste titre dans le même paragraphe que : « *la créature sans le Créateur s'évanouit (...) Et même, l'oubli de Dieu rend opaque la créature elle-même* » ? Cf. *Gaudium et spes* n°36.

⁹ Il faut rester tout autant vigilant sur les philosophies d'obédience sociale et politique qui prétendent se situer dans un entre-deux, entre l'athéisme radical d'une part, et les théologies religieuses confessionnelles d'autre part. Ces courants sont au fond, pour la foi, un éclectisme plus nocif que l'athéisme lui-même. Ils constituent en effet un terreau idéal pour le *New-age* et toutes les ambiguïtés syncrétistes de l'ésotérisme.

II.2. Vers la croix comme « phénomène saturé » au cœur de notre histoire

La philosophie occidentale depuis Vatican II s'est appliquée à penser la question du pluralisme culturel et religieux. Une grande amitié, celle entre Karl Rahner et Hans Urs von Balthasar, a volé en éclats sous la pression de l'antagonisme entre le transcendantalisme de l'un et l'esthétique de l'autre. Balthasar a rendu compte de l'incompatibilité radicale entre le transcendantalisme de son ami Rahner, et le spécifique chrétien qu'est la Croix/Gloire, dans son opuscule très polémique *Cordula, ou l'épreuve décisive*. Le philosophe italien Cornelio Fabro a, de son côté, fermement établi que Rahner ne pouvait pas se réclamer de St Thomas d'Aquin avec son identification de l'être et de la conscience, dans son opuscule *La svolta antropologica di K. Rahner*. A cinquante ans de distance, pour autant que nous pouvons le voir, c'est sans doute un philosophe comme Jean-Luc Marion, avec sa pensée du « *phénomène saturé* », qui est peut-être celui qui pourrait nous être de la plus grande utilité.

La pluralité des cultures et des religions interpelle chacun à partir de son lieu existentiel le plus spécifique, c'est-à-dire de toute évidence, du cœur de sa religion ou de son ersatz de religion. S'il en est ainsi, le théologien chrétien ne serait-il pas appelé, à partir de ce que sa foi comporte de plus unique au monde, c'est-à-dire de la croix, lieu d'élévation/glorification d'où le Crucifié/Ressuscité attire à lui tous les hommes pour tout dialogue, tant avec les cultures et religions traditionnelles, qu'avec la modernité et la postmodernité? L'on devrait alors partir du « Corps sans haine du Christ », dans lequel Juif et Païen sont devenus un, du nouveau Temple dont « *le mur de séparation entre Juif et Païen a été abattu* » (Cf. Eph.2,14-18), et où Dieu est adoré « *en esprit et en vérité* » (Cf. Jn.4,23), pour le type de dialogue que requiert notre âge qui, fondamentalement et à juste titre, se veut séculier, n'étant nullement séculariste d'essence.

II.3. Caractère incontournable de l'histoire

La croix apparaîtrait ainsi comme l'au-delà de toutes les formes de culture. L'histoire devient ainsi un lieu incontournable de vérité. Aucune anthropologie sans Dieu, encore moins contre Dieu, ne saurait substituer une spéculation philosophique à l'histoire. Mais en prenant en compte l'histoire et la méthode phénoménologique pour traiter des données qu'elle nous livre, nous serions en présence de ce que chaque religion/culture et le christianisme lui-même, ont de plus propre et qu'il leur revient d'engager absolument dans le dialogue, si vital aujourd'hui, entre les religions et entre les cultures, en vue de la paix, qui est le couronnement de tout humanisme véritable. L'athéisme ne nous offre aucun point de départ vraiment

acceptable, car il prend la plus grave des injustices, qui n'est rien moins que la négation du droit de Dieu¹⁰ comme point de départ. Mais le refus de Dieu est en fait un refus de l'homme, tel qu'il est concrètement donné dans l'histoire.

L'excès historique d'amour que représente la Croix est un espace de dilatation de la tente capable de contenir l'ensemble de tous les païens, traditionnels comme modernes. La Croix est effectivement l'expression d'un excès d'amour, un phénomène à la fois historique et transhistorique, qui se donne concrètement comme la déchirure de toute histoire particulière comme de l'histoire universelle, pour les ouvrir sur la vérité de l'amour. Par la croix, l'eschatologie a fait et continue de faire irruption dans l'histoire. De cet amour en excès et en débordement, aucun péché - et pas davantage une prétention orgueilleuse de l'humanité déclarant que le péché n'existe pas -, ne saurait avoir raison.

Quand un penseur juif allemand, Adorno, déclarait dans *Negative Dialectik* que, face au drame d'Auschwitz, seule une pensée de rédemption soit encore possible et sensée, et que toute autre forme de philosophie, en dehors de celle-là, ne serait qu'un « morceau de technique » (*Stück Technik*), parfaitement scandaleuse et insoutenable, il indiquait, ce me semble, le vrai lieu d'où sont possibles aujourd'hui l'articulation philosophique de l'interculturel, et le lieu par excellence de la théologie chrétienne au cœur de notre Cité/Babel, comme réflexion fondamentale sur le Crucifié Ressuscité, ainsi que la quête métaphysique de la vérité, propre à nous faire sortir de la « dictature du relativisme » et fonder une authentique interculturalité.

Le Document *Dominus Iesus* de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi¹¹ a profondément marqué l'entrée dans le nouveau millénaire. Il devrait faire l'objet d'un atelier de travail approfondi de la part de nos Universités et Facultés de théologie, d'autant plus que, l'UCAO/UUA, a fait l'option de base de l'inculturation. On ne peut pas en effet faire une telle option et assister en simple spectateur au défilé des théories pluralistes, comme c'est le cas depuis une cinquantaine d'années.

En reprenant ce dossier, il est impossible de ne poser pour le compte de l'Afrique, la question du pourquoi des remises en cause occidentales qui s'échelonnent depuis le rejet de l'ecclésiocentrisme jusqu'au régnocentrisme, en passant par le christocentrisme exclusif et inclusif, et le théocentrisme. La subjectivité occidentale qui déploie ainsi son arc évolutif et qui aujourd'hui en est venu au formatage de l'homme par désintégration sociale au bénéfice

¹⁰ Cf. BRUAIRE, C. « Le Droit de Dieu », 1992

¹¹ Congrégation pour la Doctrine de la foi, Déclaration « *Dominus Iesus* », *Sur l'unité et l'universalité salvifique de Jésus-Christ et de l'Eglise*, Rome, Août 2000.

du seul individu, revêt-elle un quelconque caractère d'exemplarité, voire de normativité, pour toutes les autres cultures ? Et quand cette évolution en vient à remettre en question une cause commune comme l'Eglise, et Celui-là même qui nous l'a laissée en héritage destiné à toute l'humanité au long des siècles, le moment ne serait-il pas venu pour que chacun se réveille pour répondre, comme le demandait déjà saint Pierre, dans sa première lettre, de l'espérance dont il est porteur ? (1Pi. 3,15). Une théologie, qui serait une « colonisation spirituelle et intellectuelle », ne devrait plus être tolérée. L'heure de l'interculturalité qui a sonné est, comme le disait le Cardinal Ratzinger dans sa conférence à l'épiscopat d'Asie, celle d'une inculturation entendue comme « *conversion transformante* ».

Inculturer la foi dans le Seigneur Jésus pour les différentes cultures du monde, c'est refuser la colonisation spirituelle d'une culture particulière - celle de l'Occident - qui a longtemps déployé un universalisme de fait, qui n'était que de subsidiarité intérimaire ; c'est aussi et surtout s'approprier le contenu propre et spécifique de la foi en un événement historique unique : la Croix/Résurrection.

III. La Croix du Christ et l'Ecclésiologie qui en résulte

III.1. La croix et la constitution christologique du Parvis des Gentils

Le Parvis, dans l'économie de l'Ancienne Alliance, était cet espace physique qu'il fallait traverser avant d'entrer dans le Temple de Jérusalem proprement dit. Depuis le Christ, il ne désigne pas un lieu symbolique neutre, où se tiendraient des conversations intellectuelles finalement sans grande incidence sur le contenu propre de la transcendance, encore moins, pour l'évangélisation qui reste en dernière analyse ce qui nous importe essentiellement dans les conversations au Parvis. Entendu comme espace symbolique neutre, le Parvis risque d'apparaître comme une prise de position, dans le grand débat du pluralisme religieux et culturel, non seulement contre l'ecclésiocentrisme et contre le christocentrisme exclusif et inclusif, et même contre le théocentrisme en faveur d'un régnocentrisme abstrait.

La question décisive qui se pose dès lors, est de savoir si, la donnée historique de l'excès d'amour manifesté par la Croix/Résurrection du Christ, et qui ouvre concrètement la transcendance sur le mystère du Dieu trinitaire pouvait, oui ou non, être passée sous silence par le théologien chrétien lui-même.

Si nous devons donner raison au philosophe P. Ricœur, lorsqu'il dit que le lieu de la plus grande vérité, quand nous sommes en dialogue interreligieux, est le contenu propre de la religion de chacun des partenaires de dialogue, et non un lieu théorique abstraitement conquis, le théologien chrétien ne devrait-il pas clairement partir de la Croix et de la nécessaire posture

de kénose qui en résulte, comme seules authentiquement expressives de la vérité chrétienne ? Stanislas Breton parlait pour sa part de la *mè*-ontologie¹². Et parmi les pensées philosophiques qui paraissent les plus expressives, on devra sans aucun doute, je l'ai dit plus haut, mentionner celle de Jean-Luc Marion, qui se penche sur ce qu'il appelle le « *phénomène saturé* »¹³. L'unicité du christianisme pourrait en tout cas se prévaloir du célèbre constat historique que faisait le phénoménologue des religions, Van der Leeuw¹⁴, quand il affirmait que de Dieu, toutes les religions parlent jusqu'à la mort et après la mort, mais que dans la mort, le christianisme est seul à en parler. Elle pourrait et devrait aussi surtout s'appuyer sur le refus de la foi chrétienne, depuis ses débuts, de se laisser réduire à la gnose, tant chez St Jean, que chez St Paul. Ce qui constitue le spécifique du christianisme quand on parle de transcendance, c'est qu'elle est entrée dans l'histoire, grâce précisément à l'élévation en croix de Celui qui a prétendu être la manifestation du Dieu-Amour. Dans un monde comme celui d'aujourd'hui, si profondément marqué par le choc des religions et des cultures se voulant spontanément des totalités closes, quand une religion se donne dès le départ comme le Cœur d'un Père, qualifié par le sage intellectuel communautaire africain de « *trou à ordures pour tout ce qu'il y a d'immonde dans la Famille* », pour que celle-ci en devienne pure, nous pouvons peut-être proposer au rendez-vous du donner et du recevoir de l'interculturalité la manifestation historique du « Cœur imploré du Père éternel » que nous donne à contempler le Crucifié. Nous restons hésitants par contre sur la pertinence de la recherche d'un lieu de pureté abstraite pour le dialogue.

III.2. La croix du Christ et l'ecclésiologie nouvelle : l'Eglise de l'interculture

A cette lumière christologique, le mystère de l'Eglise apparaît comme la médiation interculturelle concrètement engagée par le Christ dans l'histoire humaine, grâce à l'Esprit qu'Il a remis en Croix au Père. Au matin de la Pentecôte cet Esprit a présenté au monde cette Eglise-médiation interculturelle comme telle: « *Nous, Parthes, Mèdes, Elamites, Crétois, Mésopotamiens, Arabes..., nous les entendons proclamer les merveilles de Dieu dans nos langues* » (Ac.2,9-11). La Croix étant le lieu à la fois historique et transhistorique du discernement des esprits, nous pouvons nous appuyer sur St Paul pour qui « *le Seigneur est l'Esprit* » (2Co.3,17) pour présenter l'Eglise à l'ombre des bras géants de la Croix, plutôt que dans la seule lumière et force de l'Esprit qui, pour être Saint a besoin de la détermination

¹² Par exemple dans BRETON, Stanislas, « Le verbe et la croix », Paris, Desclée, 1981

¹³ Cf. par exemple MARION, Jean-Luc, « De surcroit : études sur les phénomènes saturés », Paris, Puf, 2001

¹⁴ LEEUW, van der Gerard, « La religion dans son essence et ses manifestations » Paris, Payot, 1948

christologique. La posture ecclésiale de kénose est difficilement conciliable avec la position de culture dominante par rapport à la culture africaine par exemple ; c'est pourquoi christologie et pneumatologie doivent encore chercher leur ajustement dans la phase de l'histoire où nous sommes. Il reste que, ce qui frappe et séduit tout le monde aujourd'hui, c'est bien l'humilité du Crucifié, où se dit et se communique son Esprit qui est Saint. Une Eglise de l'interculture est une Eglise humble, en attitude authentique de kénose.

Quand donc un Saint Augustin dit que l'Eglise est catholique parce qu'elle parle toutes les langues, ne devrions-nous pas reconnaître là précisément que, la catholicité est exactement le contraire de l'impérialisme d'une culture unique, le contraire de l'uniformité culturelle et qu'aucun universalisme abstrait, qu'aucune universalisation unilatérale et donc manipulée, de quelque culture que ce soit, ne serait admissible ? A l'heure de la multiculturalité chaotique née de la globalisation et qui cache mal la volonté d'imposition d'une pensée unique euro-occidentale séculariste, l'Eglise ne serait-elle pas plus que jamais en devoir de reconnaître la grâce de la médiation humano-divine interculturelle qu'elle constitue, et de la vivre profondément, de manière vivante et dynamique, sur fond de la christologie de l'épître aux Ephésiens que nous avons évoquée ?

L'inculturation authentique de la foi au Christ élevé en croix et, de ce fait même en gloire, est la forme kénotique d'existence attendue de chaque Eglise particulière, qui se veut Eglise de la kénose du Christ et de son Esprit. Sans cette inculturation, l'évangélisation ne serait qu'un endoctrinement absolument inadmissible, parce qu'elle ne serait qu'affront au sujet culturel auquel l'Evangile est adressé. Et quand le sujet culturel est en acte d'inculturation effectif, il dialogue en réalité depuis le cœur le plus profond de sa culture qui est un cœur religieux, c'est-à-dire ouvert en vérité sur la transcendance. Seule est possible une inculturation entendue dans le sens d'une conversion vraiment transformante, depuis le « sanctuaire intérieur » de la culture concernée. Ce sont surtout les valeurs culturelles qui doivent faire l'objet des plus grands échanges entre le christianisme et les cultures. Plus concrètement, disons que le christianisme doit rencontrer les cultures dans l'espace éthique (bien), dans l'espace de l'art (beauté), et dans l'espace de la vérité (vrai). Nos recherches dans les cultures en régime d'oralité nous ont clairement montré, qu'on n'appréhende ces valeurs, que là où elles sont le plus lisibles, à savoir - pour les cultures en régime d'oralité, comme c'est le cas en Afrique subsaharienne - dans le déploiement de la ritologie de chaque peuple. C'est là que les textes culturels se donnent le plus clairement à lire. Quand le texte culturel se fait vie et exigeance d'une pratique existentielle, nous parlons d'éthique.

III.3. La Croix du Christ et la fécondité de la mémoire africaine blessée

Il apparaît ainsi nettement que la vocation du Conseil Pontifical de la Culture, à cette heure grave de l'histoire, est d'approfondir et de promouvoir la pensée de cet interculturel laissé en héritage par le Christ à l'humanité, sous les espèces de l'Eglise, alternative humano-divine au signe violent des temps, qu'est le multiculturalisme comme coexistence de cultures en affrontement. En dehors de cette perspective christologique et ecclésiologique, l'interculturalité nous fait courir, nous l'avons vu, le risque d'une pensée philosophique de divertissement qui ne serait qu'une forme de ce « *Stück Technik* », qu'écartait résolument un Adorno au lendemain d'un drame qui est plutôt une tragédie : Auschwitz. Mais en comparaison de cette tragédie, « *l'holocauste noir* », si puissamment et si souvent mis en lumière par Jean-Paul II, jusque y compris dans *Mémoire et Identité* et dans *Entrer dans l'Espérance*, est infiniment plus tragique encore. Mais il est à craindre, qu'une certaine approche molle de l'interculturel en théologie africaine aujourd'hui, n'apparaisse aux yeux de la postérité, comme un coupable « mémoricide » volontaire. Il est à craindre aussi, qu'une frange importante de la jeune génération de théologiens et de philosophes africains, ne soit en train de mordre à l'appât de ce poison violent, inconsciente qu'elle serait de ce que la tension islamo-juive/américaine génératrice de tant de guerres est en train de lui crier, et dont le retentissement absurde en Afrique serait Boko Haram, qualifié par beaucoup de « barbarie », mais que je préfère, pour ma part, entendre comme un cri de désespoir. Cette tension trouve sa source dans l'histoire et dans la conscience qu'on en a.

Conclusion : quelques suggestions

L'interculturalité dans l'horizon ainsi projeté appelle d'urgence la perception de soi de chaque portion de l'Eglise, depuis les diocèses jusqu'au niveau de chaque continent, en passant par les nations et les régions, comme sujet culturel ayant charge de promouvoir le dialogue interculturel, inséparable du dialogue interreligieux. C'est pour cette raison que le Dicastère du CPC s'est senti la mission historique de promouvoir, au niveau de chaque continent, une pastorale culturelle qui porterait le nom de **Forum « Foi, Culture et Développement »**. Il a commencé par l'Afrique, en proposant au SCEAM de mettre en route la création d'un tel Forum. D'autres **Fora - Asie, Océanie, Europe, Amérique Latine** - devraient naître. L'Europe devrait donc aussi naître explicitement comme un Forum et se laisser interpeler en tant qu'un Sujet culturel parmi d'autres. C'est le dialogue qui naîtrait à ce

carrefour qui pourrait être dénommé *dialogue interculturel*. L'Eglise, en travaillant à une telle nouvelle « sortie missionnaire », travaillerait en fait à l'avènement véritable de la Paix.

Les Universités et Instituts catholiques africains ont la lourde responsabilité, surtout s'ils ont fait comme l'UCAO-UUA l'option de l'inculturation comme axe privilégié de recherche, d'approfondir dans tout l'espace des cultures d'oralité qui sont celles de leurs peuples, ce qui peut permettre d'accueillir l'interpellation chrétienne du rapport Créateur-créature, sans se sentir aliéné. A l'heure de la globalisation et de la multiculturalité, une Université comme l'UCAO-UUA ne devrait-elle pas faire le bilan de ce qu'elle a concrètement réalisé depuis une quarantaine d'années et selon quelle méthode ? Le nouveau contexte appelle un renouvellement méthodologique et l'élaboration d'un plan d'action accordé aux exigences de la pastorale et des besoins en développement du continent marginalisé. Ces instances de déploiement de la rationalité auraient ensuite à se livrer à une réflexion critique sans merci de l'option faite par l'Occident de se bâtir sans Dieu, voire contre Dieu. Cet examen critique de la modernité et de la postmodernité occidentale, conduira dans un troisième temps à ouvrir la culture africaine à l'interculturalité, telle qu'elle est rendue possible de nos jours par la globalisation devenue véritablement holistique, en sortant de la bilatéralité Afrique-Occident nullement bénéfique pour personne et pas davantage pour l'Eglise.

Vatican, le 18 mars 2015

+ Monseigneur Barthélemy ADOUKONOU

Secrétaire du Conseil Pontifical pour la Culture